

Des films

Nicolas Bauche

4 novembre 2006

The Queen (Stephen Frears) et Les fils de l'homme (Alfonso Cuaron)



La mort de Diana, princesse de Galles, survenue en 1997 aura fourni l'une des utopies politiques les plus incongrues de ce 21^e siècle naissant. Ressuscitée dans *The Queen* de Stephen Frears, portrait en pieds de la monarchie britannique, la crise émotionnelle générée par l'accident du tunnel du pont de l'Alma sert aussi l'anticipation des *Fils de l'homme* : le cinéaste mexicain Alfonso Cuaron ouvre son film sur la disparition médiatisée de " baby Diego " en 2027. Harcelé sa vie durant, le plus jeune homme vivant sur Terre (dix-huit printemps) a été assassiné par un admirateur, laissant ainsi une humanité inexplicablement stérile dans l'atermoiement lacrymal. Décrypté ou transposé, le décès de Diana semble être le révélateur d'inquiétudes britanniques jusqu'alors cachées, l'aiguillon faisant balancer le pays entre son histoire récente et un horizon orwellien.



Si les deux films n'appartiennent pas au même pan du cinéma - l'un proche du documentaire et aiguisé d'informations glanées auprès de Buckingham Palace, l'autre adaptant le roman de P. D. James et rusant de critiques dissimulées sous l'alibi du futur -, ils composent pourtant avec le masque du Septième Art pour décrypter une crise prégnante. Alors que le cinéma anglais ne s'est jamais illustré dans le genre futuriste ou l'anticipation, ces dernières années ont apporté sur les écrans leur lot de fictions qui dépeignent l'avenir avec un certain scepticisme. Par deux fois, Danny Boyle a fait de la Grande-Bretagne un terrain d'angoisses à la veille d'une hypothétique adhésion à la zone euro (*Millions*, 2005) ou deux

ans auparavant, dans *28 jours après*, où un mal mystérieux (un virus libéré malencontreusement d'un laboratoire) transforme les Anglais en zombies sanguinaires.

Dans cette veine catastrophiste, Cuarón filme un Londres qui tient plus de la métropole tiers-mondiste que de la capitale occidentale, mêlant des pousse-pousse au flot des piétons débordant des trottoirs pour se répandre en nappes humaines sur l'asphalte. Cette représentation d'un futur chaotique, Cuarón l'emprunte à Michael Haneke (*Le temps du loup*) qui, en transposant le quotidien du Tiers-Monde au Nord, faisait déjà mouche. *Les Fils de l'homme* ne sont que camps de concentration refluant des immigrés derrière des grilles, victimes d'une surveillance policière permanente dans une société proche de *1984*, absolu mythique de l'Angleterre et de ses déviances fascistes.

Dans ce monde désabusé où l'idéal est devenu dérisoire - Théo (Clive Owen) ne reproche-t-il pas à son cousin, ministre de la culture, de s'évertuer à sauver les chefs d'œuvre esthétiques du passé dans un monde en péril ? -, Cuarón et Frears usent des inquiétudes tiers-mondistes ou écologiques comme épouvantails. Voilà le point d'inquiétude des Britanniques, voir le Sud contaminé le Nord, auquel cas le repli identitaire par la mutation du Royaume-Uni en perfide Albion - la Grande-Bretagne des *Fils de l'homme* ne ferme-t-elle pas ses frontières à tous les étrangers ? -, se confirme être la meilleure solution : une île imprenable que la géographie protège de ses assaillants.

Au cœur de ce marasme, l'autorité et sa légitimité sont interrogées du point de vue du peuple qui ne se reconnaît plus dans ses institutions, jusqu'à ne plus pouvoir parfois les identifier nommément. Si l'idée de souveraineté se dilue dans un processus totalitaire écrasant le citoyen (mais qui est au juste le chef du Royaume-Uni des *Fils de l'homme* ?), la crise politique éclabousse, dans *The Queen*, la couronne dont le principe de nécessité échappe à ses adversaires républicains (en tête desquels Chérie Blair) et aux Anglais même que la mort de Diana, pour eux " princesse du peuple ", détourne des institutions symboliques. La réconciliation passe alors par une " modernisation " redoutée par Elizabeth II ou alors par une jeune femme noire, immigrée et n'ayant pas le droit de cité sur le sol britannique mais dont la fertilité réconcilie l'humanité avec elle-même. Son nourrisson dans les bras, elle traverse la foule à genoux et pleine d'espoir, figure de Marie d'un âge futur où la condition humaine, sa fertilité, est le ferment du politique.

Critique : Nicolas Bauche